

10 déc 2004

S'ABONNER
AU TEMPSEmportez votre labo
photo avec vous

LETEMPS.CH

LE JOURNAL

Sommaire complet
International
Suisse
Economie
Culture
Editoriaux
Temps fort
Opinions
Régions
Société
Sports
Météo

LES RENDEZ-VOUS

Emploi, formation
Samedi culturel
Disques
Livres
Sciences
Multimédia

LES PLUS DU WEB

Archives
Dossiers
Newsletters
Edition RSS
Edition PDF

LES SERVICES

Abonnements
Coin des abonnés
Boutique
Events
Rapports annuels
SMSAnnonces
WebAdresses
Publicité

LE TEMPS SA

Présentation
Contacts

RECHERCHE

OK

PAR DATE ANNÉE

Sommaire TEMPS FORT

L'internationale secrète qui ébranle les dictatures de l'Est

Les hommes forts de la
région s'organisent

Gene Sharp:
«L'essentiel est de
diviser le camp
adverse»

Milos, militant de
l'ombre

Quelques règles de base
pour réussir sa
révolution

Succès et échecs

L'histoire. La Nativité
incarnée par les Beckham
provoque un tollé

L'homme du jour. Jean-
Daniel Gerber, la mouche
du coche

TEMPS FORT

Le Temps | Article

L'internationale secrète qui ébranle les dictatures de l'Est

La Serbie en 2000, la Géorgie en 2003, l'Ukraine en 2004: trois pays, trois révolutions populaires. Mais derrière les foules de manifestants s'active une nébuleuse d'activistes internationaux, de théoriciens de la non-violence et de financiers proches du gouvernement américain. Enquête.

Laurent Rouy, Belgrade
Vendredi 10 décembre 2004

Les manifestants installés depuis dix-huit jours dans le centre de Kiev imposeront-ils le réformateur Viktor Iouchtchenko à la tête de l'Ukraine? Ou leur mouvement sera-t-il finalement étouffé par les manœuvres du président sortant Leonid Kouchma? A des centaines de kilomètres de là, dans le centre de Belgrade, une poignée de jeunes Serbes se posent et se reposent cette question avec fébrilité. Membres de l'ancien mouvement étudiant Otpor («Résistance»), fer de lance du mouvement qui a chassé du pouvoir en 2000 le président yougoslave Slobodan Milosevic, ils ne se reconnaissent pas seulement dans les protestataires aujourd'hui à l'œuvre, ils les connaissent très bien pour leur avoir porté assistance ces derniers mois.

C'est que tous les anciens d'Otpor n'ont pas quitté la scène politique après la chute de «leur» dictateur. Bien conscients que d'autres peuples d'Europe orientale continuaient à vivre sous d'autres régimes autoritaires, un certain nombre d'entre eux ont décidé d'exporter leur combat et de se reconvertir en militants internationalistes de la révolution non violente. Certains sont allés en Géorgie l'an dernier pour prodiguer leurs conseils aux jeunes militants du mouvement étudiant de désobéissance civile Kmara («Assez!»), qui a contribué à renverser l'ancien président Edouard Chevardnadze et à porter au pouvoir le réformateur démocrate Mikhaïl Saakachvili. D'autres se sont rendus plus récemment en Ukraine dans l'espoir d'y rééditer leur exploit. «Nous y avons été 26 fois entre les printemps 2003 et 2004», se souvient Aleksandar.

Sur ce dernier terrain, les militants du Centre Otpor de résistance non violente sont à l'origine de deux organisations subversives. La première, Pora («C'est l'heure»), a été chargée de conduire une campagne de communication «négative», en dénonçant les inégalités: «Il s'agissait de pointer du doigt des problèmes sociaux, explique l'un d'eux. Des attaques contre les dysfonctionnements politiques n'auraient mobilisé qu'une minorité d'Ukrainiens.» L'autre organisation, Znayu («Je sais»), a reçu pour mission de mener une campagne «positive», en expliquant comment éviter les détournements de voix, vérifier les listes électorales, s'inscrire pour la première fois, etc.

Les activistes serbes sont d'autant plus habiles et efficaces qu'ils sont solidement encadrés. Ils ont ainsi bénéficié en

AB

Utili

Mot

Mot

Mot

Mot

Mot

Mot

S

A

+

-

-

-

-

Ukraine du soutien financier d'une organisation basée à Washington et très proche du gouvernement américain, Freedom House, qui se trouvait déjà à leur côté en Serbie à l'automne 2000 et qui les a aidés à former, mais sans succès pour le moment, des jeunes biélorusses du mouvement Zubr («Le Taureau»). En Géorgie l'an dernier, l'Open Society Institute (OSI) du financier George Soros a pareillement pris en charge la formation des militants de Kmara.

Et ce n'est pas tout. L'aide étrangère apportée aux activistes démocrates d'Europe orientale s'étend également à la formation. Ainsi, des séminaires de «formation des formateurs» ont été organisés outre-Atlantique – l'un d'eux a eu lieu le 9 mars dernier à Washington. Ces réunions, qui permettent des échanges d'expérience, réunissent de jeunes militants de terrain, tels ceux d'Otpor, ainsi que des anciens, tel Mukhuseli Jack, un acteur de la lutte anti-apartheid en Afrique du Sud. Ils attirent aussi des théoriciens de la lutte non violente, dont Jack DuVall, producteur d'un documentaire, Comment renverser un dictateur, qui a circulé sous le manteau dans de nombreux pays du monde, de la Géorgie à l'Iran, en passant par Cuba... Sans oublier certains proches du principal théoricien du mouvement, Gene Sharp, auteur d'un manuel traduit dans près de vingt langues, De la dictature à la démocratie.

Les organisations de base comme Otpor ne sont bien sûr pas capables d'imposer seules des révolutions. Pour provoquer un changement de régime, elles doivent cohabiter avec une opposition politique classique déterminée et s'appuyer sur un fort désir de changement au sein de la société. Il est parallèlement nécessaire que les régimes qu'elles affrontent leur laissent une liberté de mouvement minimale. A ces conditions cependant, fortes de leur courage juvénile et de leur art consommé de la subversion, elles sont devenues aujourd'hui le cauchemar de nombreux dictateurs.

[top](#)

Les hommes forts de la région s'organisent

Laurent Rouy

Une anecdote raconte qu'en décembre 2003, lors des funérailles du président azerbaïdjanais Heydar Aliiev auxquelles assistaient tous les dirigeants de la CEI, Vladimir Poutine aurait commenté la Révolution des Roses en déclarant de façon très crue à sa nouvelle homologue géorgienne par intérim Nino Burdzhnadzé que «tous les dirigeants font dans leur pantalon» à l'idée qu'un mouvement similaire puisse survenir chez eux.

De fait, nombreux sont les régimes autoritaires de la région à prendre des mesures contre la contagion du modèle non violent. La coopération avec les services secrets russes a permis la rédaction d'une liste noire d'activistes que détiennent le KGB Biélorusse et le FBU ukrainien, et qui a servi à expulser de ces pays au moins trois membres d'Otpor entre juillet et octobre. Autre exemple, plus médiatique, celui du chef d'Etat Kirghiz, Askar Akaev, qui s'est fendu d'un article dans le journal russe Rossiiskaya Gazeta, le 8 juin dernier, pour dénoncer «les nouvelles technologies internationales (pour organiser) des révolutions de velours».

Vladimir Poutine a envoyé de son côté des conseillers politiques russes pour soutenir la campagne de son protégé ukrainien Viktor Ianoukovitch contre ce qu'il a lui-même appelé une intervention «coloniale» de l'Occident. Mais son geste s'est révélé parfaitement inefficace.

[top](#)

Gene Sharp: «L'essentiel est de diviser le camp adverse»

Le principal théoricien du mouvement, Gene Sharp, a quelques dizaines d'années d'expérience derrière lui. Et une volonté farouche de peser sur le cours des événements.

Propos recueillis par Laurent Rouy

A 86 ans, Gene Sharp apparaît comme le principal théoricien du réseau international de révolution non violente à l'œuvre dans les pays d'Europe orientale. Pacifiste de la première heure durant la Seconde Guerre mondiale, il a approfondi sa réflexion en correspondant notamment avec Albert Einstein, avant de mettre ses théories à l'épreuve des faits sur des terrains aussi durs que la Birmanie. Interview.

Le Temps: Ainsi, la non-violence peut résoudre des conflits...

Gene Sharp: Soyons clairs: nous ne parlons pas de résolution de conflit mais de conflit tout court, de combat qu'il s'agit de gagner. Notre rhétorique s'apparente plus à celle de la guerre qu'à celle de la négociation. La méthode convaincra si elle est efficace. Mon travail a consisté à chercher dans le passé des exemples de soulèvement pacifistes susceptibles d'améliorer nos méthodes dans l'avenir. La chute du mur de Berlin a apporté une multitude de cas d'étude. Les Tchèques, les Polonais, les Allemands de l'Est, les Baltes ont beaucoup improvisé, mais avec succès. Le Printemps de Pékin a échoué de peu. La société parallèle albanaise du Kosovo des années 90, ainsi que les protestations serbes de 91 et 96 se sont en revanche avérées trop symboliques: jolies, mais pas efficaces. Otpor, en 2000, a eu une approche beaucoup plus technique. Ils ont compris qu'il ne servait pas à grand-chose de clamer le bien ou de critiquer le mal. L'essentiel est de diviser le camp adverse, pour affaiblir sa police, son armée, ses différents piliers, pour le saper jusqu'à l'effondrement.

– Comment avez-vous commencé votre recherche sur la lutte non violente?

– L'Holocauste venait, en 1945, de se produire. Nous assistions impuissants à la pérennisation de la tyrannie stalinienne et à l'explosion de la première bombe atomique. Le monde faisait face à une immense violence. Comme beaucoup de jeunes de ma génération, je me suis engagé à l'époque dans des mouvements pacifistes mais j'ai vite dû déchanter. Aucun n'avait de réponse à la violence extrême ou aux dictatures. Bien souvent, ils n'étaient même pas intéressés par la question. J'ai alors découvert le pacifisme actif dans l'histoire. La non-violence n'est pas nouvelle. Le concept existait déjà dans la Chine antique! Gandhi est un exemple incontournable mais il y en a d'autres, des gens qui ignoraient souvent ce qu'ils faisaient, qui se voyaient perdus d'avance mais qui, parfois, gagnaient. J'étais alors journaliste à Londres, mais mes recherches me passionnaient. Je suis passé à l'université de philosophie d'Oslo, puis à Oxford, où j'ai trouvé un livre de Karl Deutcher, un philosophe allemand qui analysait les faiblesses des dictatures. J'ai pensé qu'on pourrait se concentrer sur ces faiblesses. J'ai aussi découvert les «sources de pouvoir»: Hitler, Staline et leurs semblables n'étaient que des pauvres types, mais ils s'appuyaient sur des structures. Si on peut étouffer ces dernières, alors les dictatures s'effondrent d'elles-mêmes.

LE TEMPS

Place de Cornavin 3
Case postale 2570
1211 Genève 2

tel: +41(0)22 799.58.58
fax: +41(0)22 799.58.59

– Quels sont vos projets?

– J'ai écrit une vingtaine de livres sur la non-violence. Certains sont traduits en 30 langues et disponibles sur Internet. Le Centre Albert-Einstein pour la non-violence, que j'ai créé à Boston, collabore avec Freedom House, le Centre des conflits non violents, l'Open Society Institute... Nous avons des contacts avec les Nations unies. Aujourd'hui, je ne suis plus tout jeune. Je verrais bien Otpor assurer la relève...

[top](#)

Milos, militant de l'ombre

Laurent Rouy

Personne ne contestera à ce grand blond aux yeux bleus ses origines slaves. Milos Milenkovic a été membre fondateur d'Otpor en 1998, à l'âge de 19 ans. Depuis, il a participé à toutes les révolutions non violentes qu'a connues, de Belgrade à Kiev, sa région. Et s'il dirige aujourd'hui une ONG culturelle à Belgrade, il se tient prêt à aider d'autres oppositions si le besoin se fait sentir.

«L'Ukraine? J'y suis interdit de séjour jusqu'au premier janvier de l'an 3000, assure-t-il. Le pouvoir a fini par repérer nos ateliers de formation, trop tard pour lui. J'y suis allé une vingtaine de fois à partir d'avril 2001. Nous avons eu nos premiers contacts avec les Ukrainiens à Minsk, quand nous avons entrepris de former les ONG biélorusses, dont Zubr. Ils avaient été invités en tant qu'observateurs à notre séminaire.»

Lors de ses premiers voyages en Ukraine, Milos n'a que 23 ans mais il possède déjà une grande expérience de la révolution. L'an 2000, il l'a passé à former les nouvelles recrues d'Otpor, avant de diriger les 35 000 étudiants qui ont donné l'assaut à la dictature de Milosevic, le 5 octobre. Ses débuts de «consultant en révolutions non violentes» n'ont pas été faciles. Beaucoup de ses interlocuteurs doutaient de son utilité et prenaient plus au sérieux les instructeurs occidentaux. «Nous, les Serbes, avons l'avantage de présenter un point de vue différent, commente le militant. Nous avons plus l'habitude de travailler dans des conditions difficiles, avec des budgets limités et sous une surveillance constante. D'ailleurs, avant de nous attaquer à notre propre dictature, nous avons nous-mêmes rencontré des Polonais de Solidarnosc et des Slovaques d'OK Campaign, qui nous ont bien aidés.»

L'engagement de Milos est total. Les budgets de ces premiers séminaires – expérimentaux – sont réduits, et comme les autres formateurs serbes de l'époque, le militant est bénévole. Mais il ne regrette rien. «J'ai eu beaucoup de problèmes, j'ai perdu mes jobs d'étudiant, les services secrets serbes m'ont passé à tabac plusieurs fois. Mais on a gagné.»

[top](#)

Quelques règles de base pour réussir sa révolution

Un harcèlement continué vaut mieux qu'une attaque frontale, le rire que la force.

Laurent Rouy

Cocktail nouveau composé d'ingrédients anciens, les révolutions qui ébranlent depuis quatre ans l'Europe de l'Est mêlent intimement une base théorique inspirée des travaux

de l'Institut Einstein et des trouvailles d'une bande de camarades de faculté qui ont cru, dans le Belgrade des années 90, que la dérision était l'arme la mieux adaptée à la quête d'une vie meilleure.

D'abord comprendre

Mais avant d'attaquer un régime autoritaire, il convient de comprendre comment il fonctionne. «La dictature de grand papa, où un tyran règne sans partage sur un pays asservi n'existe presque plus, explique Slobodan, la trentaine, ancien d'Otpor et de la Géorgie. A la place, nous avons aujourd'hui des fausses démocraties où des élections sont organisées, où une opposition vivote mais où, au final, la même tête se retrouve toujours au sommet, sous un titre ou un autre.» La description convient au Serbe Slobodan Milosevic, qui a alterné les postes de président serbe et yougoslave, comme à l'Ukrainien Leonid Koutchma qui multiplie les manœuvres pour trahir la vox populi.

Or, ces dictatures s'appuient sur un certain nombre de piliers: police, armée, médias serviles, justice aux ordres, population obéissante... L'idée fondamentale de nos révolutionnaires est qu'un renversement du pouvoir passe par l'affaiblissement préalable de ces soutiens. Dans cette lutte, les coups les plus divers peuvent servir. En Serbie, dans les petites villes où tout le monde se connaît, les mères de militants arrêtés harcelaient la police locale de coups de téléphone implorant le pardon pour leurs adolescents de fils. A Kiev, de jolies jeunes filles ont fleuri les boucliers du cordon de sécurité du palais présidentiel, en demandant aux jeunes policiers s'ils allaient «vraiment les frapper». Le rire est une autre arme redoutable. Otpor a fait la quête pour «payer Milosevic afin qu'il quitte le pouvoir»; l'opposition Orange pour financer l'enterrement de Koutchma. Mais attention! La communication doit aller crescendo. Et puis il y a une multitude de petits trucs à connaître. «Un autocollant s'arrache en un instant, note Slobodan. Mais si vous le lacérez à coup de rasoir, il s'effratera sous les doigts de ceux qui voudront le décoller et il en restera toujours un morceau...»

Plus largement, les révolutions de Kiev, Tbilissi et Belgrade se sont articulées sur deux campagnes de communication. L'une, négative, critique les travers du pouvoir: corruption, pauvreté, manque de libertés... L'autre, positive, incite l'électorat à se mobiliser. Elle se base sur un calcul simple: «Les partisans du pouvoir votent de toute façon, explique un employé du Cesid, une ONG serbe spécialisée dans la surveillance des élections. Le tout est donc d'amener les autres aux urnes.»

[top](#)

Succès et échecs

[Laurent Rouy](#)

La Révolution d'octobre en Serbie

En janvier 2000, les organisations non gouvernementales serbes imposent leur réunification à une opposition politique divisée, qui entame une reconquête du pouvoir

en s'appuyant sur un mouvement étudiant très populaire, Otpor. En juillet, le président Milosevic décide par surprise de remettre en jeu son poste de président de Yougoslavie. Après le scrutin truqué du 24 septembre, une grève générale s'organise et paralyse le pays. Le 5 octobre, la «Marche sur Belgrade» de 700 000 personnes (10% de la population) aboutit, en 5 heures d'insurrection populaire, à la prise du parlement et à l'effondrement du régime.

La révolution des Roses en Géorgie

En novembre 2002, des ONG géorgiennes contactent Otpor pour s'inspirer de l'expérience serbe. Des rencontres sont organisées par l'Open Society Institute (OSI) du milliardaire américain d'origine hongroise George Soros. Un réseau d'activistes et le mouvement étudiant Kmara se construisent, avec l'aide de l'OSI et du National Democratic Institute, une fondation politique américaine liée au Parti démocrate. Ces militants et l'opposition politique réunie derrière Mikhaïl Saakachvili contestent pendant 3 semaines le résultat des élections du 2 novembre et, le 22 décembre, la rose à la main, une foule envahit le parlement. Le président Edouard Chevardnadze prend la fuite.

Tentatives ratées en Biélorussie

Tentée en 2001 et 2004, la contestation en Biélorussie, qui s'appuie notamment sur le mouvement étudiant Zubr («Le Taureau») a échoué pour le moment. L'opposition politique harcelée par le pouvoir ne réussit pas à se renforcer. Le pouvoir entretient un sentiment de peur du changement dans les campagnes, s'assurant ainsi un réservoir de voix appréciable. Le 17 octobre au soir, jour d'élection, une manifestation d'environ 2000 personnes s'est formée dans le centre de Minsk, avant d'être violemment dispersée par les forces de sécurité, qui ont procédé à des arrestations. Le président Alexandre Loukachenko est accusé de graves violations des droits de l'Homme.

La révolution orange d'Ukraine

Préparée depuis le printemps 2003, la Révolution Orange aurait dû avoir lieu aux élections législatives de 2006, car ni l'opposition ni les ONG d'activistes n'étaient unies face au président sortant. Il a fallu le résultat contesté du premier tour pour que les socialistes se joignent à Iouchtchenko et que les organisations concurrentes «Pora jaune» et «Pora noir» s'unissent. Le mouvement a failli triompher lors d'une prise du parlement par Youlia Timochenko, numéro 2 de la liste «Notre Ukraine», le 30 novembre. Organisé par une population peu habituée à la contestation, le soulèvement a fortement ébranlé le pouvoir mais ne l'a pas (encore?) abattu.

[top](#)

© Le Temps, 2004 . Droits de reproduction et de diffusion réservés.

PUBLI-© Acheter les droits de reproduction de cet article.

e-mail

info@letemps.ch
<http://www.letemps.ch/>

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés.

→ A propos → Nous contacter → Lire notre charte → RSS

[top](#)